

M. le gén. Saussier est chevalier de la Légion d'honneur du 22 janvier 1855, officier du 16 mars 1860, commandeur du 20 novembre 1872.

Il ne dissimule pas qu'il va prendre en Algérie une situation extrêmement difficile, sinon impossible. Toutefois, son extrême énergie fait espérer qu'il sera à la hauteur de la lourde tâche qui lui est confiée.

Le général Lecointe

Le gouverneur de Paris commandait le 14^e corps d'armée, à Lyon, lorsqu'il fut appelé à remplacer le regretté gén. Clinchant.

Le gén. Lecointe est un des officiers les plus distingués de l'armée de l'infanterie, dans laquelle il a fait toute sa carrière.

Né à Evreux (Eure), le 12 juillet 1817, il entra le 13 novembre 1837 à l'École militaire de Saint-Cyr, d'où il sortit le 2 octobre 1839 comme sous-lieutenant d'infanterie ; il prit part à toutes les campagnes du second empire, et reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 2 juin 1856, et celle d'officier le 21 décembre 1866.

Au début de la guerre de 1870, le colonel Lecointe commandait le 2^e régiment de grenadiers de la garde. Tout le monde connaît la conduite héroïque de la division de grenadiers et zouaves à Gravelotte, le 16 août 1870, où ces troupes d'élite soutinrent, en avant de Vionville, l'effort de deux corps d'armée prussiens. Le 2^e grenadiers fut décimé et se couvrit de gloire.

Lors de la capitulation de Metz, le colonel Lecointe fut un des rares officiers qui, au péril de leur vie et au prix de mille dangers, parvinrent à s'échapper à travers les lignes ennemies.

Plus tard, quand l'armée du Nord fut composée des 22^e et 23^e corps, le gén. Lecointe reçut le commandement du premier et s'illustra dans tous les engagements qui eurent lieu dans le nord de la France.

Dans la nuit du 10 décembre 1870, il chassa les Prussiens de la ville de Ham et fait prisonnière la garnison prussienne réfugiée dans la forteresse. Le 23 décembre, à la bataille de Pont-Noyelles, le 22^e corps qui formait l'aile droite de l'armée française, après une lutte d'artillerie, enlève à la baïonnette le village de ce nom, qui est pris, repris plusieurs fois, et finit par rester au pouvoir des jeunes soldats français.

Le 2 et 3 janvier 1871, à la bataille de Bapaume, le gén. Lecointe défend, avec un bataillon du 43^e de ligne et trois compagnies du 2^e chasseurs, contre l'effort principal des Allemands, le village de Breffvilliers, clé des positions françaises du centre ; puis, prenant l'offensive, les repousse dans leurs positions qu'il enlève à son tour.

En janvier 1878, le gén. Lecointe fut appelé à commander le corps d'armée de Toulouse et fut nommé au gouvernement militaire de Lyon, lorsque le gén. Farre abandonna ce poste pour prendre le ministère.

Le gén. Lecointe est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 21 avril 1871.

Événements d'Afrique. — Débarquement des troupes françaises à Sfax

Le débarquement s'est effectué le 16 juillet, à partir de six heures du matin. A sept heures, les troupes ont forcé les portes de la ville arabe ; à huit heures, l'occupation de Sfax était assurée. On a du livrer dans la plaine un combat qui a duré environ deux heures et qui a fait éprouver aux troupes françaises quelques pertes sans gravité.

L'aspect général de Sfax présente une longue ligne blanche surmontée de deux minarets. Quand nous approchons, les plans s'accroissent. En avant du mur d'enceinte, à droite, batterie barbette de vieux canons en fer dont le tir doit être inoffensif.

Sfax, qui a la forme d'un carré long, comprend la ville arabe, 7,000 habitants, où nous n'avons rien rencontré de monu-

mental ou tout au moins de pittoresque, et le quartier français, longue rue bordée de boutiques et d'infimes cabarets tenus par des Maltais, des Italiens et des Juifs. A gauche de cette rue, une chapelle desservie par des capucins italiens, et une école et une infirmerie appartenant aux sœurs de Saint-Joseph.

Sfax fait un grand commerce d'éponges et d'huiles.

Combat du Kheider

Le 7 juillet, le colonel Swiney, commandant la colonne du Kheider, apprenant que Bou-Amena se trouvait à Ain-el-Hamra, à 28 kilomètres sud du Kheider, lieu du campement de notre colonne, laissa à ce dernier point d'eau trois bataillons de tirailleurs algériens, sous le commandement du chef de bataillon Jacquy, et alla à la rencontre du marabout qui aujourd'hui se donne le titre de sultan. Le colonel Swiney apprit à mi-chemin que Bou-Amena se dirigeait sur le ksar des Oulad sidi Khelifa, à 6 kilomètres ouest de Kheider ; il se rendit à ce ksar, et, la nuit arrivant, sans avoir trouvé trace de la colonne ennemie, il campa près de ce village arabe.

Le lendemain, le colonel fit encore une marche inutile vers l'ouest, toujours sur indications fausses des gens du ksar, qui soutenaient alors que l'ennemi s'était dirigé sur Marhoum, où se trouve un chantier d'alfa.

Le colonel, n'ayant rencontré aucune trace, revint vers le camp et passa la nuit à 4 kilomètres ouest du Kheider. Là il écrivit au commandant Jacquy qu'il avait l'ordre de se rendre à Sfax ; qu'en conséquence il devait le rejoindre avec ses trois compagnies le lendemain matin, le prévenant en même temps qu'il avait donné l'ordre aux gens des Oulad-sidi Khelifa d'envoyer des chameaux au Kheider pour transporter son convoi.

Le 9, vers sept heures du matin, les chameaux fournis par les Oulad n'arrivèrent pas.

Le commandant Jacquy écrivit au colonel qu'il lui était impossible de partir, car il n'avait pas les moyens de transport que les Oulad devaient lui envoyer.

Le colonel Swiney se dirigea alors avec sa colonne vers le ksar, espérant qu'une démonstration les déciderait à envoyer leurs chameaux. Les habitants du ksar firent de nouvelles promesses et n'envoyèrent rien.

Pendant ce temps, l'ennemi vint attaquer avec un rare acharnement les trois compagnies du Kheider. Il était 8 heures du matin. Environ 1,000 à 1,200 hommes de Bou-Amena, dont moitié fantassins amenés sur des mebara, sorte de chameaux coureurs, montés chacun par deux Arabes armés et appartenant sans doute à la tribu des Chambaa, arrivèrent dans la direction d'un poste de quatre hommes et un caporal qui gardaient la source, à 200 mètres au sud-ouest de la redoute. Ce poste déchargea ses armes sur l'avant-garde de l'ennemi ; puis, trop faible pour résister, se replia sur le camp dont la face sud était formée par la redoute. Les coups de feu tirés donnèrent l'éveil au camp, et immédiatement toute la troupe en armes était à sa place.

Le commandant Jacquy, un vieil algérien qui connaît très bien les Arabes, voit rapidement que l'eau est l'objectif de l'ennemi. Aussitôt, il lance des sections sur les pitons qui dominent la source, avec ordre de ne pas laisser l'ennemi s'en approcher.

L'ennemi, mal reçu, *canardé*, trop loin pour riposter à nos décharges de fusils Gras, n'a plus qu'un but pour s'emparer de l'eau : c'est d'anéantir la petite troupe du Kheider. Il quitte alors la direction sud de la redoute et se présente au nord. Il attaque les petits mamelons avoisinant la redoute ; il est toujours repoussé. Le combat dure depuis 8 heures du matin, et il est 11 heures. A ce moment, l'ennemi ayant perdu beaucoup de monde, se retire dans la direction de l'est. On croyait l'affaire terminée. Le commandant fait faire le café, mais à peine les hommes l'avaient-

ils pris que l'ennemi se présentait de nouveau devant le camp. Pour en empêcher l'approche, le commandant Jacquy fit aussitôt occuper de nouveau les petits mamelons du matin, excellentes positions qu'il se gardait bien de laisser prendre par l'ennemi, et le feu recommença avec encore plus d'acharnement.

L'ennemi n'hésite pas ; il espère cette fois s'emparer de la troupe du Kheider et en faire un horrible carnage ; mais lorsqu'il s'approche, il est reçu par des salves qui lui font rebrousser chemin. Après une attaque simultanée sur le camp et les mamelons, l'ennemi lance toutes ses forces sur les pitons occupés par nos sections.

Bientôt le sous-lieutenant Djelloul-ben-Abderrahim tombe percé de trois balles en pleine poitrine ; son ordonnance, en le ramassant, reçoit deux balles dans sa culotte ; malgré cela, il le transporte au camp.

L'ennemi, en voyant un officier tomber, redouble d'audace ; en un clin d'œil il enveloppe la section du lieutenant Bouret. Cet officier, plein de sang-froid, commande genou-terre, puis deux salves successives ; la troisième salve fait tourner bride à la cavalerie ennemie ; Bouret a la cuisse traversée par une balle ; il reste debout et commande encore une salve contre les fuyards, puis il tombe.

Dès 8 heures du matin, le commandant Jacquy avait envoyé par deux cavaliers des écrits au colonel Swiney pour le prévenir qu'il était attaqué au Kheider. Un des courriers a été tué raide par l'ennemi ; le second a reçu une balle dans le bras droit et une dans le flanc.

Ainsi, dans cette journée du 9 juillet, les trois compagnies du 2^e tirailleurs du Kheider ont eu à supporter deux attaques vigoureuses de l'ennemi ; la première a duré de 8 heures du matin à 11 heures, et la seconde d'une heure à 4 heures du soir.

Les pertes éprouvées par l'ennemi sont de 200 à 250 hommes environ tués ou blessés.

Nous avons eu un officier indigène de tué, un officier français blessé, ainsi que six hommes de troupe.

Un fait remarquable : le tirailleur Kadour-ben-Kourso, blessé à la figure, a eu son fusil Gras tordu et coupé au canon par une balle. — TOUDOUZE.

LA POPULATION DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Il n'est pas sans intérêt de revoir les statistiques du développement de la population de notre province depuis le premier recensement, surtout à présent que le résultat du dernier dénombrement est connu.

| ANNÉE. | POPULATION. |
|--------------|-------------|
| 1665-65..... | 3,215 |
| 1667..... | 3,918 |
| 1681..... | 9,677 |
| 1685..... | 12,263 |
| 1688..... | 11,562 |
| 1692..... | 12,431 |
| 1695..... | 13,539 |
| 1698..... | 15,355 |
| 1706..... | 16,417 |
| 1719..... | 22,530 |
| 1720..... | 24,434 |
| 1721..... | 24,951 |
| 1734..... | 37,716 |
| 1739..... | 42,701 |
| 1754..... | 55,009 |
| 1760..... | 69,810 |
| 1764..... | 113,012 |
| 1790..... | 161,311 |
| 1822..... | 427,465 |
| 1825..... | 479,288 |
| 1831..... | 551,134 |
| 1844..... | 697,084 |
| 1851..... | 890,261 |
| 1861..... | 1,111,566 |
| 1871..... | 1,191,516 |
| 1881..... | 1,358,466 |

ERRATUM

Dans le sonnet de M. Chapman intitulé : "A Pamphile Lemay," au lieu de :

Et quand il a longtemps prodigué sa merveille.

il faut lire :

Après qu'il a longtemps prodigué sa merveille.

LES EXPULSÉS DE SAINT-CYR

Sous ce titre nous lisons dans le *Figaro* de Paris, 25 juillet :

On s'imaginerait difficilement l'émotion causée dans toute l'école par le renvoi des vingt-sept élèves expulsés de l'école de Saint-Cyr pour avoir assisté à une messe légitimiste. C'est samedi soir, à trois heures, qu'est arrivée à Saint-Cyr la dépêche ministérielle ordonnant l'expulsion des dits élèves. Cette expulsion était absolument inattendue.

On se souvient qu'à la suite de la messe de l'église Saint-Germain-des-Prés, à laquelle assistaient trente-deux Saint-Cyriens en uniforme, les journaux républicains se livrèrent à une série de dénonciations et d'insultes se terminant toutes par une demande formelle de renvoi des élèves.

Dénonciations et insultes devaient naturellement produire leur effet.

Le surlendemain de la rentrée, c'est-à-dire le dimanche 17 juillet, l'enquête commençait à l'école. Par suite de renseignements pris çà et là, le général Deffis connaissait trois noms de ceux qui avaient assisté à cette messe. Chaque officier réunit sa compagnie et annonça aux élèves, de la part du général, que si les trente-deux élèves présents à la messe du 15 ne se déclaraient pas, les trois dont on connaissait les noms seraient immédiatement renvoyés. Quant à ceux qui se nommeraient, ils devaient être simplement l'objet d'une peine disciplinaire.

Le général connaissait trop bien le caractère des élèves de l'école, il savait qu'à Saint-Cyr le point d'honneur et la solidarité sont respectés par-dessus tout ; vingt-sept élèves se déclarèrent pour éviter le renvoi dont étaient menacés leurs trois camarades.

Or, après les déclarations qu'on avait faites aux élèves, ceux-ci s'attendaient à une punition disciplinaire, très sévère sans doute, sachant bien que le général Farre voudrait prouver son désir de complaire aux sommations de la presse républicaine. On croyait à huit jours de prison, quinze jours peut-être, et au lieu de cela, c'est le renvoi, le renvoi dans un régiment comme simples soldats, de jeunes gens dont la plupart n'avaient plus que vingt jours à rester à l'école avant d'être nommés sous-lieutenants, le renvoi sans compensation, aggravé par la cassation pour les élèves pourvus de grades de sous-officiers. Carrières brisées, existences perdues, familles dans le deuil et le désespoir, voilà le résultat !

Savoir résister à la tentation d'écrire, parce qu'on ne le peut faire excellemment, me semble un mérite plus vrai que de céder à cette tentation pour ne rien produire que de médiocre.

L'homme passe sa vie à se plaindre : quand ce n'est plus du mal qu'on lui fait, c'est du bien qu'on ne lui fait pas.

Quand on vient tard au monde, il ne faut pas avoir la prétention de dire des choses que nul autre n'ait dites ; ce serait folie assurément ; mais on peut toujours tenter de les dire d'une façon nouvelle, parce que, si l'on y réussit, cela équivaut à en avoir dit de neuves.

M. E. S. MANNY, de Beauharnois, vient de publier une intéressante brochure illustrée, traitant de la culture du "SORGHO" et de la fabrication du sirop et du sucre de cannes au Canada.

M. Manny envoie ce petit ouvrage GRATIS à toutes les personnes qui lui font parvenir leur adresse.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.